

# Fini, le silence du climat

**D**onc, oui, c'était annoncé, prédit. Mais cette fois-ci, nous y sommes, le changement climatique entre dans notre quotidien.

La dernière canicule nous laisse sonnés, abasourdis. Moins par ce qu'elle nous a fait subir que par le message qu'elle portait, d'une troublante évidence: voilà un avant-goût du futur. Partout, les vagues de chaleur se multiplient – on annonce pour la fin du siècle des températures de 50 degrés à Paris – mais aussi les inondations, les sécheresses, les feux de forêt et les événements climatiques extrêmes. Les mers montent, et la mesure sera bientôt en mètres. En même temps, quantité d'espèces disparaissent – des insectes aux grands vertébrés – et les océans deviennent des déserts. Chaque année nous épuisons plus tôt les ressources renouvelables de la Terre et entamons davantage ce qui reste comme capital. Rien de cela ne relève de la futurologie. Ce n'est pas du risque ni de l'aléa. C'est le présent. Le futur ressemblera au mieux à une dégradation climato-écologique selon les termes actuels. Des aggravations subites et imprévisibles pourraient aussi advenir, préviennent les climatologues. Ça pourra être rapidement pire.

Ceux qui nient cela – et ils sont nombreux – représentent les utopistes de notre époque. Ils s'estiment réalistes, sérieux, en phase avec l'économie, la croissance, donc la religion du moment, et considèrent les autres comme des illuminés. Mais ce sont eux qui rêvent d'un monde qui n'est déjà plus.

Bref, le climat se réveille. Hormis quelques sautes d'humeur, ses habitudes étaient plutôt discrètes, douces. Et voilà qu'il devient une histoire de «fureur et de bruit». La santé, disait René Leriche en une superbe formule, «c'est la vie dans le silence des organes». Fragile, impossible à décréter, le silence – la sobriété mutique du corps – caractérise la santé. Par analogie, on peut dire qu'existe une forme de santé globale, où ce ne sont pas les organes, mais la nature, l'écosystème au sens large, qui reste «silencieuse». Lorsqu'elle sort de son silence, fait du tapage dans nos vies et nos esprits, apparaît une souffrance, une anormalité. Son bruit, son vacarme même, devient non seulement la cause de maladies, mais une maladie en soi, grave et permanente. Une dégradation a eu lieu, nous devons repenser nos vies, nos buts, notre manière de considérer le visage de la finitude. Comme souvent les malades au début d'une grave maladie, nous faisons encore les fiers, nous nous payons de mots et de concepts. Mais déjà, nos

plaisirs ou désirs changent, deviennent davantage empreints de fragilité, se chargent du parfum étrange de la fin qui s'approche. Perdue, l'innocence de la vie qui se croit immortelle, de l'enfantement ouvert à un futur meilleur. Le futur existe, mais il ne sera pas celui que nous aurions souhaité. Il a pris la couleur de la maladie.

Du changement climatique, un groupe d'experts parlent comme de «la plus grande menace sanitaire mondiale du 21<sup>e</sup> siècle».<sup>1</sup> Nombreuses sont ses conséquences sur la santé. L'augmentation des températures extrêmes, de leur fréquence et de leur longueur, aggrave les états de faiblesse. Des conditions inédites font émerger de nouveaux risques de maladies infectieuses. Le stress et la violence entraînés par des événements comme les inondations ou les feux augmentent les problèmes de santé mentale, l'anxiété, la dépression. Certaines personnes courent un risque plus élevé, notamment les jeunes enfants, les femmes enceintes, les personnes âgées, les malades chroniques et surtout les personnes déjà discriminées, pauvres en particulier. Ce sont elles qui sont les plus touchées par la baisse de la qualité de l'air, de l'eau, des ressources en nourriture entraînée par l'hostilité climatique. En bien des points, leur santé fait office de marqueur de la gravité du changement climatique. L'accélération de ce changement vient renforcer une autre crise majeure de notre époque: celle de la croissance des inégalités.

Il y a donc les enjeux de santé. Mais la première question est: comment, malgré la brutalité des changements déjà en cours, garder une Terre et un environnement habitables? L'essentiel reste à inventer. Mais il faudrait déjà commencer à construire des maisons et des hôpitaux conçus pour les chaleurs extrêmes, et de manière intelligente, sans recourir à l'air conditionné (qui ne fait qu'aggraver la situation écologique globale). Autrement dit: moins de surfaces vitrées, plus d'espaces verts. Il faudrait changer la conception des villes: là aussi, végétaliser pour éviter les phénomènes d'îlots de chaleur. Prévoir des lieux de fraîcheur pour les personnes vulnérables, les personnes âgées par exemple, qui pourraient servir d'espaces de secours pour toute la population, dans les cas extrêmes. Et surtout, parce que des zones entières du globe vont devenir inhabitables, il faudrait anticiper les immenses déplacements de population qui se produiront, avec la puissance invincible que donne l'instinct de survie.

Notre corps, notre biologie et nos comportements vitaux évoluent depuis des millions d'années dans un climat qui a certes fluctué,

mais dans une fourchette et à un rythme auxquels il était possible de s'adapter. Or nous ne sommes pas faits pour la rapidité et l'hostilité des changements qui commencent. Une possible survie dépendra des décennies prochaines. Soit nous réduisons rapidement nos émissions carbonées, ce qui entraînera un réchauffement de 2 degrés et une catastrophe peut-être gérable. Soit nous consommons les ressources fossiles jusqu'à leur quasi-épuisement, avec un réchauffement prévisible de 5-6 degrés de plus. Avec, en conséquence, un monde où les écosystèmes seront sens dessus dessous, épuisés – certains, peut-être tous, effondrés. Pour le moment, c'est la seconde option qui domine: nous accélérons le rythme du réchauffement, enfermés dans une posture où se mêlent anosognosie et apathie fataliste, indifférence au savoir scientifique et sentiment de toute-puissance.

Folle situation, donc. Même si nous agissons rapidement, même si nous et nos enfants survivons, le réchauffement va durer des millénaires – en tout cas le temps qui nous sépare du néolithique. Comment en est-on arrivé là? A la racine de cette autodestruction, il y a le progrès et ses promesses. Mais pas le progrès tel qu'il était conçu à ses débuts, à l'époque des Lumières, où il s'agissait d'approfondir le savoir et la conscience de chacun et de tous. Mais de sa version moderne, productiviste, où il devient conquête du monde, appropriation, volonté d'exploiter la nature à notre guise. Ce progrès-là s'est transformé en une obsession de croissance quantitative et continue. On pourrait lui voir des vertus, si le monde n'était pas limité et complexe. Mais il l'est. Les rites de désenvoûtement des chamans de la finance mondiale n'y changent rien. Ils ajoutent au pathétique. Pendant que l'économie court vers le toujours plus, son unique sacré, la catastrophe s'invite et c'est le moins, la diminution et la régression qui occupent l'horizon.

Fini, donc, le silence. Le monde se rappelle à nous. Nous ne sommes pas des sujets omnipotents face à une nature-objet. Pour soigner les grands équilibres écologiques, le solutionnisme technologique, cette fierté contemporaine, n'a rien de sérieux à proposer. La fragilité de la nature est celle de l'ensemble du vivant et donc la nôtre. Notre santé ne peut se concevoir que globale. Elle exige de tout repenser.

Bertrand Kiefer

<sup>1</sup> Lancet Countdown's report: [www.lancetcountdown.org](http://www.lancetcountdown.org)